

***Entre nous la neige* de Joseph Bonenfant et Andrea Moorhead**

Adrien Thério

Numéro 43, automne 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39530ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Thério, A. (1986). Compte rendu de [*Entre nous la neige* de Joseph Bonenfant et Andrea Moorhead]. *Lettres québécoises*, (43), 76–76.

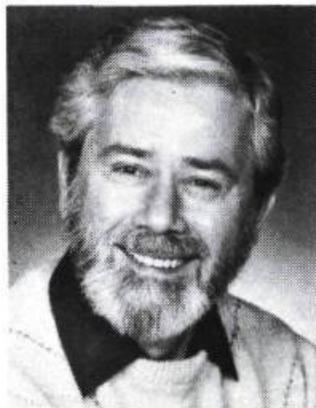
Entre nous la neige

de Joseph Bonenfant et Andrea Moorhead

Un Québécois et une Américaine se rencontrent un jour à Hanover au New-Hampshire. Ils sont tous les deux professeurs de littérature. Ils commencent à parler. La conversation est animée, plaisante, douce. Une certaine affinité conduit à une amitié certaine. Il faut se quitter même si on sent le besoin de continuer la conversation. Que faire? Rien de plus simple: s'écrire.

Et c'est ainsi que Joseph Bonenfant et Andrea Moorhead à partir de 1981, s'adresseront de courtes ou de longues missives pour se dire, se raconter, se confier à quelqu'un, pour déverser dans l'autre ce trop plein de vie qui, dans le fond, est un trop plein de bonheur.

Nos deux professeurs de littérature veulent se faire croire qu'ils ne se prennent pas au sérieux mais ils savent très bien qu'ils se prennent assez au sérieux pour pouvoir prétendre ne pas se prendre au sérieux. Quand on aime la nature et les mots, c'est-à-dire le touchable et l'intouchable comme ces deux-là, on n'a pas besoin de justifier quoi que ce soit ou de se justifier. On se laisse aller au plaisir de la parole, de la fête et j'oserais dire de l'indécence. Ils se laissent aller, oui, mais de temps en temps, on dirait qu'ils en ont des remords. «J'ai en effet trop parlé de moi, je me demande pourquoi» se demande Joseph Bonenfant. Et Andrea de lui répondre: «Bon. J'ai beaucoup parlé». Ne dirait-on pas qu'elle le regrette? C'est pourtant elle qui ajoute un peu plus bas: «Comment préserver les mots? Comment les lier si étroitement à nous-mêmes qu'ils partagent comme un enfant dans l'utérus tous les aliments de notre sang?»



Dans un sens, on dirait qu'ils s'écrivent un peu pour se reprocher d'être trop heureux. Car il est évident que nous avons affaire à des intellectuels heureux. La vie les a écorchés dans le passé, elle les écorche encore mais on dirait qu'ils oublient vite la douleur et la peine pour se concentrer sur ces milliers de bonnes choses que la vie déverse sur l'humanité. Joseph Bonenfant note peu après son anniversaire de mariage: «Déjà vingt et un ans d'une expérience qui se dérobe aux mots les plus nuancés». À plusieurs reprises, il sent le besoin de revenir sur cet amour qui a toujours été en lui pour tous ses parents, pour son père et sa mère. Il refuse d'entrer dans le secret de son expérience conjugale. «C'est trop profond, trop intime.» On sent cependant que le bonheur passe assez souvent par les rues qu'emprunte M. Bonenfant. Et des phrases comme celles-ci sous la plume de Andrea Moorhead, est-ce que ça ne parle pas de bonheur? «Vivre dans la lumière, au seuil de la lumière. Avec la lumière. Dans la certitude de la lumière. Très tôt le matin, quand la lumière est fragile, intense, claire, et verte. À midi, quand le jour se fige un instant, au seuil de la lumière tombante. L'après-midi, à trois heures, les feuilles sont éblouissantes, lourdes, ... et tellement belles.»

Est-ce la foi qui rend heureux? Est-ce l'argent? Sont-ce les gens qui nous entourent? Ou encore est-ce la littérature? On peut se poser la question quand Madame Moorhead termine sa lettre en disant: «Il faut que je lise quelques pages de Cicéron pour rafraîchir mon esprit avant d'entrer sur la piste en septembre». Mais comme elle aime la vie autant qu'elle aime la neige et la lumière, elle ajoutera: «J'espère que l'automne nous apportera un vent, un reflux d'idées nouvelles, encore une période de parole fructueuse et heureuse».

Il me semblait qu'il n'y avait pas d'intellectuels heureux. Je sais maintenant, après avoir lu ces lettres, qu'il y en a. Non seulement, Joseph et Andrea sont heureux mais ils sont heureux de se dire qu'ils le sont. «J'ai longtemps pensé que ma vie était inutile, que je m'agitais pour rien, que l'univers n'avait pas besoin de moi. Ce temps-là est passé. Ce sont des idées qui se sont envolées. Cette expérience de l'absurde, reliée à des excès d'émotivité, a elle-même été utile. Il est certain maintenant que j'aime la vie.» C'est M. Bonenfant qui parle.

La recette pour écrire des belles lettres et vous les offrir comme si vous en étiez le récipiendaire? Un peu de naïveté, un peu d'audace, pas trop, de la culture saupoudrée d'un reste de bonhomie, des herbes de tendresse, les racines du pays, une sauce blanche comme neige qui fond au soleil, et voilà. J'oubliais, des mots, des mots de toutes les couleurs. □

Adrien Thério

Entre nous la neige, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1986, 126 p.

